

L'enfance de l'art

Les Triplettes de Belleville

Serge Lamoureux

Volume 21, Number 4, Fall 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26508ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lamoureux, S. (2003). Review of [L'enfance de l'art / *Les Triplettes de Belleville*]. *Ciné-Bulles*, 21(4), 8–9.

L'enfance de l'art

PAR SERGE LAMOUREUX

Avec l'apparence d'une histoire pour enfants, **les Triplettes de Belleville** s'offre au public comme un album de souvenirs truffé de références historiques. Sorte de retour vers le passé, le film pose un regard nostalgique sur la France des années 1960, «une époque où le progrès côtoyait la misère»¹, au dire de Sylvain Chomet. À l'intérieur d'un vieil appartement, des murs tapissés de coupures de journaux sur le Tour de France dévoilent une ambiance colorée et attrayante. Au salon, un téléviseur retransmet un discours de Charles De Gaulle, puis présente **Jour de fête** de Jacques Tati. Ce voyage dans le temps, vouant un culte au rétro, est en fait le prétexte à une visite guidée à travers le monde de l'enfance, en l'occurrence celle de l'auteur.

Pour le cinéaste, ce long métrage d'animation ne se destinait proprement ni à un public d'adultes ni à un public d'enfants. Aussi, si les enfants sont susceptibles d'être émerveillés par l'univers singulier du film, le public adulte,

pour sa part, risque d'y trouver un écho à ses propres souvenirs. À juste titre, la séquence d'ouverture, celle du spectacle de cabaret, accumule les apparitions spéciales: de Django Reinhardt à Fred Astaire, en passant par Joséphine Baker et Charles Trenet. Tout est mis en place pour aviver, chez le spectateur, une nostalgie contagieuse.

Malgré cette cure de nostalgie, le film ne s'écarte pas de son but premier, qui est de nous raconter une histoire simple. Il traite de l'amour qu'éprouve une grand-mère, M^{me} Souza, pour son petit-fils adoptif, Champion. La grand-mère tente, par tous les moyens, de rendre la vie de son jeune protégé plus agréable en encourageant sa passion pour le cyclisme. Une passion qui le mène jusqu'au Tour de France, où il se fait kidnapper. Toujours par amour, M^{me} Souza va traverser l'océan Atlantique pour délivrer Champion des mains de ses ravisseurs.

Le regard tendre et doucereux que pose Chomet sur ses **Triplettes...** peut faire regretter le ton plus caustique et résolument adulte de **la Vieille Dame et les pigeons** ou de sa série d'albums **Léon la came**. Mais il y a des parallèles à établir entre les univers de ces trois œuvres. Dans les trois cas, l'auteur nous met en présence d'un grand dadaïste sans défense, qui se retrouve dans de sales draps; c'est une mémé astucieuse qui, chaque fois, vient à sa rescousse. Ainsi, l'auteur semble affectionner les anti-héros. Par ailleurs, afin de peaufiner l'intrigue, le réalisateur a puisé ses influences chez des cinéastes comme Tati, Keaton et Buñuel. Si l'influence des deux premiers semble évidente, celle de Buñuel surprend. Selon Chomet, Buñuel est «quelqu'un qui met toujours en porte à faux, en déséquilibre. Il faut énormément participer dans ses films. Je cherche à faire pareil. J'essaie toujours de trouver le comique dans des situations désespérées»².



Le Tour de France de Champion

1. DE BRUYN, Olivier et Christophe NARBONE. «Un champion au Chomet», **Première**, n° 315, mai 2003, p. 140-144.

2. *Ibid.*

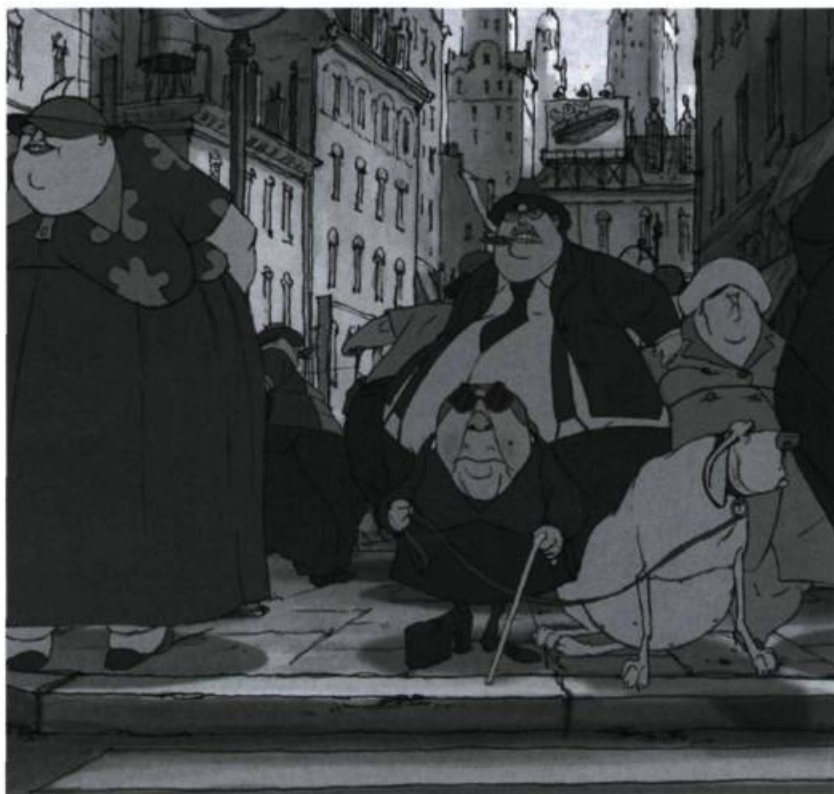
Les Triplettes de Belleville

En ce sens, le regard d'enfant que l'on retrouve dans **les Triplettes...** fait place à un regard plus aiguisé. Car, en y réfléchissant bien, cette intrigue d'apparence simple laisse paraître non seulement une réelle démarche artistique, mais également un soupçon de critique sociale. Ainsi, les lieux et les événements qui entourent les personnages servent de tribune au réalisateur. La séquence du Tour de France montre à quel point les cyclistes sont avalés par l'événement. Dans ce même élan critique, par son décor, le film expose la dégradation de la banlieue où vivent les deux héros. L'expansion sauvage de l'urbanisme moderne sur les villages y est ainsi dénoncée. Là encore, l'auteur exprime une réalité qu'il a vécue en France, lui qui a peine à se reconnaître dans cette banlieue désormais dévisagée dans laquelle il a été élevé.

Or, Chomet semble avoir trouvé outre-Atlantique le charme perdu de sa banlieue parisienne. La traversée de M^{me} Souza transporte de ce fait l'action du film à Belleville, où l'on reconnaît les traits de Montréal. En effet, Belleville ressemble d'abord à une mégapole monstrueuse, pour ensuite laisser voir des quartiers au charme pittoresque. Profitant des **Triplettes...** pour rendre un bel hommage à Montréal où il a séjourné pendant une dizaine d'années, le cinéaste traite aussi de l'Amérique du Nord avec une certaine ironie. Son regard d'Européen ne déforme pas que la silhouette des édifices de la ville, mais aussi celle de ses habitants qui sont tous obèses. Ainsi, le regard de Chomet sur l'Amérique se veut à la fois flatteur et grinçant.

Sans prêter indûment à Chomet l'intention de faire un cinéma engagé, on peut admettre qu'à sa deuxième réalisation le jeune cinéaste démontre une maîtrise étonnante du médium cinématographique. Le langage filmique y est riche et les scènes sont habilement découpées. Le film joue d'audace en tentant d'exploiter la lenteur et l'action au sein d'une même séquence, ce qui crée une arthmie parfois déstabilisante. Le tout est heureusement rattrapé au montage. La profondeur de champ, rarement utilisée pour un dessin animé, est également employée de façon astucieuse. D'autre part, le film allie adroitement les techniques d'animation 2D et 3D, comme dans les récentes productions de Walt Disney.

Le film repose en somme sur ses effets visuels, car l'effort apporté à la conception de l'image est notable. L'esthétique combinée des personnages



M^{me} Souza à la recherche de Champion à Belleville

et des décors y est harmonieuse. En fait, le contraste des lignes claires des personnages et des lignes tremblantes des décors affiche un résultat élégant. Le souci du détail quasi maniaque apporté aux détails fournit aussi de l'épaisseur à l'univers filmique. Quant aux personnages, le soin mis à les animer leur procure un caractère presque humain. Il faut dire que le défi de réaliser un film sans dialogues crée énormément d'attentes quant à la performance de ses acteurs!

Un long métrage d'animation comme **les Triplettes de Belleville** est un phénomène peu commun en France, car l'industrie se consacre principalement à la production de films de commande. La réalisation de films d'animation d'auteur y est plutôt rare et on préfère adapter des bandes dessinées populaires, tout en confiant l'animation en sous-traitance, en Asie. Œuvre très personnelle, le projet de Chomet aura été rendu possible grâce à la coproduction avec le Québec. Présent à Montréal lors du tournage, l'auteur a pu conserver toute la maîtrise et toute la liberté créatrice voulues. Constituant un exploit, ce film vaut amplement le détour. Inutile de préciser que son arrivée sur nos écrans est attendue avec impatience. ■

Les Triplettes de Belleville

35 mm / coul. / 90 min /
2003 / anim. / France-
Québec-Belgique

Réal., scén. et images:

Sylvain Chomet

Décor: Evgeni Tomov

Supervision de l'anim.:

Jean-Christophe Lie

Direction anim. 3D:

Pieter Van Houte

Mus.: Benoît Charest

Mont.: Chantal Colibert-

Brunner

Prod.: Didier Brunner -

Les Armateurs, Paul

Cadioux - Production

Champion et Viviane

Vanfleteren - Vivi Film

Dist.: Alliance Atlantis

Vivafilm